

e. lockhart

**TROUBLE
VÉRITÉ**

Pôle fiction



Par l'auteure du best-seller
nous les menteurs

Pôle fiction

Du même auteur
chez Gallimard Jeunesse :

Nous les menteurs

e. lockhart

Trouble vérité

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nathalie Peronny*

GALLIMARD JEUNESSE

Titre original : *Genuine Fraud*
Édition originale publiée par Delacorte Press,
une filiale de Random House Children's Books,
département de Random House LLC,
du groupe Penguin Random House, New York, 2017


Couverture : Erin Fitzsimmons /
photo © Christine Blackburne/MergeLeft Reps, Inc., 2017

© E. Lockhart, 2017, pour le texte
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2018, pour la traduction française
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2019, pour la présente édition

*À quiconque s'est jamais entendu dire
que « sage » signifiait « petit
et silencieux », voici mon cœur
dans toute sa complexité abjecte
et sa splendide fureur.*

Point de départ :

1 TROISIÈME SEMAINE DE JUIN 2017

 CABO SAN LUCAS, MEXIQUE

L'hôtel était génial.

La chambre de Jule comportait un minibar garni de paquets de chips et de quatre sortes de barres chocolatées différentes. Une baignoire équipée de jets à bulles. Des serviettes de bain moelleuses et du savon liquide au gardénia à volonté. Chaque après-midi à seize heures, un vieux monsieur jouait du Gershwin sur le piano à queue dans le hall. Le spa proposait des soins du visage à l'argile chaude, si vous supportiez d'être tripotée par des mains inconnues. La peau de Jule sentait le chlore toute la journée.

Tout était blanc au Playa Grande Resort de Baja : les rideaux, la faïence, les tapis et les bouquets de fleurs luxuriants. Les membres du personnel ressemblaient à des infirmiers dans leurs uniformes de coton blanc. Cela faisait près de quatre semaines que Jule séjournait seule ici. Elle avait dix-huit ans.

Ce matin, elle faisait du tapis de course dans la salle de sport. Elle portait ses baskets habituelles, vert turquoise à lacets bleu marine. Elle courait sans musique et par intervalles depuis près d'une heure lorsqu'une femme monta sur l'appareil voisin.

Elle n'avait pas encore la trentaine. Ses cheveux noirs, luisants de spray coiffant, étaient attachés en queue-de-cheval. Elle avait des bras puissants et le torse robuste, un soupçon de blush sur les joues. Ses baskets, usées au niveau des talons, arboraient de vieilles croûtes de boue séchées.

Elles étaient seules dans la salle.

Jule ralentit et se laissa encore une minute de marche avant de partir. Elle préférait la solitude et elle avait plus ou moins terminé sa séance, de toute manière.

– Vous vous entraînez ? lui demanda l'inconnue en désignant l'écran digital de son tapis. Genre, pour un marathon ou un truc comme ça ?

Elle était américaine, avec une pointe d'accent mexicain. Sans doute une New-Yorkaise élevée dans un quartier à majorité latino.

– Non, je faisais juste de la course de fond au lycée.

Jule lui répondit avec une intonation plus sophistiquée, ce que les Britanniques appellent « l'anglais BBC ».

La femme l'observa.

– J'adore votre accent, dit-elle. D'où venez-vous ?

– Londres. St. John's Wood.

– New York, indiqua la femme en se désignant elle-même.

Jule descendit du tapis pour étirer ses quadriceps.

– Je suis venue seule, poursuivit l'inconnue. Arrivée hier soir. J'ai réservé ma chambre à la dernière minute. Vous êtes là depuis longtemps ?

– Dans ce genre d'endroit, répondit Jule, on ne reste jamais assez longtemps.

– Vous me recommandez quoi, ici ?

Jule n'avait guère l'habitude d'engager la conversation avec les autres clients de l'hôtel. Mais après tout, il n'y avait pas de mal à répondre à cette question.

– Faites l'expédition de snorkeling, dit-elle. J'ai vu une murène.

– Wow, une murène, vraiment ?

– Le guide l'avait appâtée en lui jetant des boyaux de poissons qu'il avait emportés dans une bouteille de lait en plastique. Elle a surgi d'entre les rochers. Elle devait bien mesurer deux mètres cinquante de long. D'un vert vif.

La femme frissonna.

– Je n'aime pas ces bestioles.

– Alors laissez tomber, si vous avez la trouille facile.

L'Américaine gloussa.

– Et la nourriture, c'est comment ? Je n'ai encore rien mangé.

– Essayez donc leur gâteau au chocolat.

– Au petit déjeuner ?

– Bien sûr. Il suffit de leur demander.

– Merci du tuyau. Vous voyagez seule ?

– Écoutez, il faut que je file, répondit Jule. (Cette discussion commençait à prendre un tour un peu trop personnel à son goût.) Bye bye.

Sur ces mots, elle se dirigea vers la sortie.

– Mon père est gravement malade, déclara la femme alors qu'elle s'éloignait. Ça fait des semaines que je m'occupe de lui.

Un pincement de compassion. Jule s'arrêta, se retourna.

– Chaque matin et chaque soir après le boulot, je suis à son chevet. Son état s'est enfin stabilisé et je n'avais qu'une envie : partir en vacances. Je n'ai même pas regardé le prix. Ce séjour me coûte les yeux de la tête.

– De quoi souffre votre père ?

– Il a une SEP, expliqua la femme. Sclérose en plaques. Vous connaissez ? Et il est atteint de démence sénile, aussi. C'était le patriarche de la famille, autrefois. Un vrai macho. Toujours tranché dans ses opinions. Aujourd'hui, c'est un corps infirme étendu sur son lit. La moitié du temps, il ne sait même plus où il est. Il me demande si je suis la serveuse, ce genre de chose.

– La vache...

– J'ai peur de le perdre. Et en même temps, je déteste chaque instant que je passe auprès de lui. Quand il mourra et que je deviendrai orpheline, je sais que je regretterai de m'être éloignée de lui durant ces quelques jours, vous voyez ? (Elle cessa de courir et redescendit du tapis, les pieds posés de part et d'autre, pour s'essuyer les yeux d'un revers de main.) Désolée. Je vous raconte ma vie.

– Pas de souci.

– Je ne vous retiens pas, allez vous doucher ou faire ce que vous avez à faire. On se recroisera peut-être plus tard.

Elle retroussa les manches longues de son tee-shirt et ralluma l'écran digital de son appareil. Son avant-bras droit était strié par une vilaine balafre qui ressemblait davantage à la trace d'un ancien coup de couteau qu'à la cicatrice propre et nette d'une intervention chirurgicale. Il y avait sans doute une histoire derrière.

– Dites, vous aimez les soirées quiz ? lança Jule, contre toute logique.

Sourire. Apparition d'une rangée de dents blanches, mais de travers.

– En toute modestie, je suis imbattable.

– L'hôtel en organise un soir sur deux dans le salon du rez-de-chaussée, expliqua Jule. C'est nul, mais après tout... Ça vous dirait d'y aller ?

– Nul comment ?

– Nul marrant. Il y a une bonne ambiance, on dit n'importe quoi.

– OK, je suis partante.

– Super, répondit Jule. On va tous les battre. Vous ne regretterez pas d'avoir pris des vacances. Je sais tout sur les super-héros, les films d'espionnage, les YouTubers, les stars du fitness, l'argent, le maquillage et les auteurs de l'époque victorienne. Et vous ?

– Les auteurs de l'époque victorienne ? Comme Dickens, par exemple ?

– Ouais...

Jule sentit ses joues s'empourprer. Sa liste de centres d'intérêt lui parut soudain étrange et absurde.

– J'adore Dickens, dit la femme.

– Non !

– Je vous jure, insista-t-elle en souriant. Je suis

incollable sur Dickens, la cuisine, l'actualité, la politique et, heu... les chats.

– Parfait, conclut Jule. Rendez-vous à vingt heures dans le salon qui donne sur le hall de l'hôtel. Celui avec le bar et les canapés.

– Vingt heures. C'est noté. (La femme s'avança pour lui serrer la main.) C'est quoi, votre prénom, déjà? Moi, c'est Noa.

Jule accepta sa poignée de main.

– Je ne m'étais pas encore présentée, dit-elle. Imogen, enchantée.

Jule West Williams avait un physique quelconque. On ne lui avait jamais dit qu'elle était *moche*, pas plus qu'on ne l'aurait qualifiée de *sexy*. Elle n'était pas très grande (un mètre cinquante-cinq) et se tenait toujours la pointe du menton levée. Ses cheveux courts, coupés à la garçonne, avaient été teints en blond chez le coiffeur et commençaient à laisser entrevoir leurs racines. Yeux verts, teint de porcelaine, discrètes taches de rousseur. La plupart de ses vêtements dissimulaient sa silhouette athlétique. Les muscles lui gonflaient les bras et les jambes comme ceux d'une super-héroïne de comics, surtout au niveau des mollets. Son ventre abritait une planche abdominale implacable sous de discrets bourrelets. Elle aimait la viande, les aliments salés, chocolatés ou gras.

Jule considérait que plus on transpirait à l'entraînement, moins on saignait sur le champ de bataille.

Que le meilleur moyen de ne pas avoir le cœur brisé était de faire semblant de ne pas avoir de cœur tout court.

Que notre façon de nous exprimer était souvent plus importante que le contenu de nos paroles.

Elle croyait également aux films d'action, aux régimes alimentaires, au pouvoir du maquillage, à la mémorisation, à l'égalité des droits et aux vidéos YouTube capables de vous apprendre un million de choses qu'aucune université ne vous enseignerait jamais.

Lorsqu'elle avait confiance en vous, Jule vous

racontait volontiers son entrée à Stanford grâce à une bourse sportive en athlétisme. « Ils sont venus me chercher, expliquait-elle aux gens qu'elle appréciait. Stanford, c'est le top du top. Ils m'ont tout payé : les cours, les bouquins... »

Que s'était-il passé ?

Jule haussait parfois les épaules. « Je voulais étudier la littérature victorienne et la sociologie, mais l'entraîneur était un obsédé sexuel, confiait-elle. Il avait les mains baladeuses. Quand il a essayé de s'en prendre à moi, je l'ai frappé là où je pense et j'ai raconté la scène à qui voulait l'entendre. Les profs, les étudiants, le journal de la fac... j'ai hurlé ma vérité pour être entendue jusqu'au sommet de cette putain de tour d'ivoire, mais vous savez ce qui arrive aux sportifs qui balancent leur coach... »

Jule se tordait alors les doigts et baissait les yeux. « Les autres filles de l'équipe m'ont trahie. Elles m'ont traitée de menteuse et affirmé que ce sale pervers n'avait jamais tripoté personne. Elles ne voulaient pas que leurs parents l'apprennent, et elles avaient peur d'être virées de l'équipe. L'histoire s'est donc arrêtée là. L'entraîneur a gardé son poste. J'ai démissionné du club d'athlétisme. Ce qui signifiait que je n'avais plus droit à ma bourse. Et c'est ainsi qu'une élève brillante se retrouve contrainte d'abandonner ses études. »

Après la salle de sport, Jule nagea un kilomètre et demi dans la piscine du Playa Grande avant d'aller passer le reste de la matinée, comme souvent, dans le salon d'affaires de l'hôtel à visionner

des tutos en espagnol. Elle était toujours en maillot de bain, ses baskets vert turquoise aux pieds. Elle s'était mis du rouge à lèvres rose et avait souligné son regard d'un trait d'eye-liner argenté. Son maillot de bain était un modèle une pièce gris métallique, doté d'un décolleté plongeant retenu par un gros anneau doré. Son look faisait très héroïne de la Marvel.

Le salon était climatisé. Il n'y avait pas un chat. Les pieds sur la table, Jule sirotait un Coca Light, son casque audio sur ses oreilles.

Au bout de deux heures d'espagnol, elle grignota une barre Snickers en guise de déjeuner et regarda des clips musicaux. Boostée par le shoot de caféine, elle se mit à danser et à chanter pour la rangée de fauteuils vides. La vie lui paraissait vraiment splendide, aujourd'hui. Elle s'était prise d'affection pour cette femme triste qui avait fui son père malade, l'inconnue à la cicatrice fascinante et aux goûts littéraires improbables.

Elles allaient tout défoncer au quiz, ce soir.

Jule s'avala un autre Coca Light. Elle vérifia son maquillage et fit semblant de boxer son reflet dans la vitre du salon. Puis elle éclata de rire parce qu'elle se sentait à la fois ridicule et en pleine forme. Pendant tout ce temps, son poulx battait à l'intérieur de ses oreilles.

Le barman de la piscine, Donovan, était originaire du coin. Le physique robuste, mais très doux dans ses manières. Les cheveux bien lissés vers l'arrière. Le clin d'œil facile. Il parlait anglais avec l'accent typique de la région et avait appris à connaître la boisson préférée de Jule : le Coca Light rehaussé d'une goutte de sirop à la vanille.

Certains jours, Donovan lui posait des questions sur son enfance à Londres. Elle en profitait pour perfectionner son espagnol. Ils regardaient des films sur l'écran au-dessus du bar tout en bavardant.

Cet après-midi-là, à quinze heures, Jule s'était installée sur un tabouret à l'angle du comptoir, toujours en maillot de bain. Donovan en tee-shirt sous sa veste blanche du Playa Grande. Un duvet de poils lui tapissait le cou.

– C'est quoi ? voulut-elle savoir en levant les yeux vers l'écran.

– *Hulk*.

– Lequel ?

– J'en sais rien.

– Tu as mis le DVD toi-même. Comment peux-tu ne pas connaître le titre ?

– Je ne savais même pas qu'il y avait deux *Hulk*.

– Il y en a trois. Non, attends. Ça dépend si tu comptes aussi les séries télé, les dessins animés et tout le bazar.

– J'ignore de quel *Hulk* il s'agit, Miss Williams.

Le film s'est poursuivi pendant un moment. Donovan rinçait les verres, essuyait le comptoir.

Il prépara un scotch & soda à une cliente qui emporta son verre à l'autre bout de la piscine.

– C'est le deuxième meilleur film de la série des *Hulk*, expliqua Jule lorsqu'il eut terminé. Comment dit-on *scotch* en espagnol ?

– *Escocés*.

– *Escocés*. Tu aurais une marque à me recommander ?

– Tu ne bois pas d'alcool.

– Mais si j'en buvais ?

– Macallan, répondit Donovan. Tu veux que je te fasse une dégustation ?

Il lui remplit cinq shots de scotch différents parmi les meilleurs du marché. Il lui expliqua l'origine du scotch et du whisky, pourquoi on commandait l'un et pas l'autre. Jule se contenta de tremper les lèvres dans chacun des verres.

– Celui-là sent les dessous de bras, commenta-t-elle.

– Tu délires.

– Et celui-là, l'essence à briquet.

Donovan se pencha pour renifler.

– Peut-être.

Elle désigna le troisième.

– Celui-là, le pipi de chien, genre un clébard très énervé.

Donovan éclata de rire.

– Et les deux autres, ils t'évoquent quoi ? lui demanda-t-il.

– Du sang séché. Et ce produit qu'on utilise dans les salles de bains. Du détergent en poudre.

– Tu préfères lequel ?

– Le sang séché, dit-elle en trempant son doigt

dans le liquide pour le goûter une seconde fois.
C'est lequel ?

– Le Macallan. (Il débarrassa les verres.) Tiens, au fait, une femme te cherchait, tout à l'heure. Enfin, je crois bien qu'elle parlait de toi. Mais elle a pu se tromper.

– Qui ça ?

– Une Mexicaine. Elle s'exprimait en espagnol. Elle m'a demandé si je connaissais une jeune Américaine blanche aux cheveux blonds coupés court qui séjournait seule à l'hôtel. Avec des taches de rousseur, précisa Donovan en se touchant le visage. Sur le nez.

– Tu lui as dit quoi ?

– Que c'était un hôtel énorme. Avec beaucoup d'Américains. J'ignore qui séjourne ici seul ou non.

– Je ne suis pas américaine, rétorqua Jule.

– Je sais. Je lui ai répondu que je ne connaissais personne correspondant à cette description.

– Tu lui as dit ça ?

– Ouais.

– Mais tu as quand même pensé à moi.

Il dévisagea Jule un long moment.

– En effet, finit-il par lâcher. J'ai pensé à toi. Je ne suis pas complètement idiot, Miss Williams.

Noa savait qu'elle était américaine.

Cela signifiait que Noa était flic. Ou quelque chose dans ce goût-là. Forcément.

Elle avait piégé Jule avec tout son bla-bla. Le père souffrant, Dickens, devenir orpheline... Noa avait su trouver les mots magiques. Elle l'avait appâtée avec un simple mensonge – « mon père est gravement malade » – et Jule avait tout gobé, comme une affamée.

Jule sentit son visage s'enflammer. Sa solitude, sa vulnérabilité et sa stupidité lui avaient fait mordre à l'hameçon. Tout dans l'attitude de Noa n'avait été qu'un stratagème pour amadouer Jule, pour qu'elle la voie comme une confidente et non comme une ennemie.

Elle regagna sa chambre, l'air aussi détendu que possible. Une fois à l'intérieur, elle récupéra ses objets de valeur à l'intérieur du coffre. Elle enfila un jean, une paire de boots, un tee-shirt, et fourra le plus de vêtements possible dans sa petite valise. Il lui faudrait abandonner le reste sur place. Sur le lit, elle déposa un billet de cent dollars pour Gloria, la femme de chambre avec laquelle elle discutait parfois. Puis elle entraîna sa valise dans le couloir et la rangea à côté du distributeur de glaçons.

De retour au bar de la piscine, Jule expliqua à Donovan où se trouvait sa valise. Elle sortit un billet de vingt dollars et le glissa en travers du comptoir.

Lui demanda un service.

Sortit un second billet et donna ses instructions.

Jule balaya du regard le parking réservé au personnel et repéra la petite Sedan bleue du barman. Ses portes étaient déverrouillées. Elle se glissa à l'intérieur et s'allongea par terre au pied de la banquette arrière. Le sol était jonché de sacs plastique vides et de vieux gobelets de café.

Elle avait une heure à attendre avant que Donovan termine son service. Avec un peu de chance, Noa ne se douterait de rien avant de constater son absence à la soirée quiz, vers vingt heures trente peut-être. Elle irait alors se renseigner auprès du conducteur de la navette pour l'aéroport et de la société de taxis puis penserait à venir fouiner ici.

L'air était chaud et étouffant dans l'habitacle. Jule guettait le moindre bruit de pas alentour.

Elle se sentait à l'étroit. Elle avait soif.

Donovan allait l'aider, n'est-ce pas ?

Mais oui. Il l'avait déjà fait, d'ailleurs. Il avait répondu à Noa qu'il ne connaissait aucune jeune femme correspondant à sa description. Il avait alerté Jule, promis de récupérer sa valise et de l'exfiltrer en voiture. Elle l'avait même payé pour ça.

Ils étaient amis, de toute manière.

Jule détendit ses genoux, l'un après l'autre, avant de reprendre sa position dans l'espace étroit derrière les sièges avant.

Elle réfléchit à sa tenue, ôta ses boucles d'oreilles et sa bague en jade pour les fourrer dans la poche de son jean. Elle s'obligea à respirer calmement.

Enfin, elle entendit rouler une valise. La porte du coffre claqua. Donovan s'assit au volant, démarra et quitta le parking. Jule demeura tapie dans sa cachette pendant qu'il roulait. La route était peu éclairée. La radio diffusait de la pop mexicaine.

– Où est-ce que je t'emmène? finit par lui demander le jeune homme.

– En ville, n'importe où.

– Alors on va chez moi.

Son ton semblait prédateur, tout à coup.

Merde. Avait-elle eu tort de monter dans sa voiture? Donovan faisait-il partie de ces individus qui considèrent que les services rendus aux filles se paient en nature?

– Tu n'as qu'à me déposer en chemin, dit-elle d'un ton sec. Je me débrouillerai toute seule.

– T'es pas obligée de me parler sur ce ton. Je prends des risques pour toi, je te signale.

Imaginez la scène : une jolie maison aux abords d'une ville dans l'Alabama. Une nuit, la petite Jule, âgée de huit ans, se réveille dans le noir. A-t-elle entendu du bruit ?

Difficile à dire. La maison est silencieuse.

Elle descend l'escalier dans sa chemise de nuit rose.

Arrivée en bas, une terrible vision l'attend. Le salon a été mis à sac, des livres et des papiers traînent partout. Dans le bureau, c'est encore pire. Les armoires à classement sont renversées. Les ordinateurs ont disparu.

– Maman ? Papa ?

Jule remonte l'escalier pour se ruer dans la chambre de ses parents.

Leur lit est vide.

Cette fois, la peur s'empare d'elle. Elle se hâte dans la salle de bains. Ils n'y sont pas. Elle sort de la maison en courant.

Dans le jardin, l'ombre des arbres paraît menaçante. La petite Jule a descendu la moitié de l'allée lorsqu'elle comprend soudain ce qui apparaît devant elle, dans le faisceau de lumière du lampadaire.

Papa et maman sont étendus dans l'herbe, face contre terre. Leurs corps sont ratatinés et inertes. Ils baignent chacun dans une mare de sang noir. Maman a pris une balle en pleine tête. Elle a dû périr sur le coup. Papa est mort, de toute évidence, mais il n'a guère que des blessures aux bras. Il a dû se vider de son sang. Il

est recroquevillé autour de maman, comme s'il n'avait pensé qu'à elle avant de rendre son dernier souffle.

Jule se précipite dans la maison et appelle la police. Le téléphone ne fonctionne pas.

Elle retourne dans le jardin, voudrait réciter une prière, au moins faire ses adieux... mais les cadavres de ses parents ont disparu. Le meurtrier les a emportés.

Elle s'interdit de pleurer. Elle passe le reste de la nuit assise dans le rond de lumière du lampadaire, sa chemise de nuit imbibée de sang.

Pendant les deux semaines qui suivent, la petite Jule survit seule dans la maison saccagée. Elle reste forte. Elle se fait à manger et trie les papiers de ses parents, en quête d'un indice. À mesure qu'elle parcourt les documents, elle retrace le fil de leurs vies empreintes d'héroïsme, des existences synonymes de pouvoir et d'identités secrètes.

Un après-midi, elle est au grenier, en train de regarder de vieilles photos, lorsqu'une femme vêtue de noir apparaît sur le seuil.

L'intruse s'avance déjà vers elle, mais Jule est rapide comme l'éclair. Elle lui jette un coupe-papier, de toutes ses forces. La femme le rattrape de la main gauche. La petite Jule escalade une pile de cartons et se hisse à l'une des poutres du plafond. Elle grimpe dessus, traverse la pièce en courant et s'échappe sur le toit par une fenêtre. La panique lui martèle la poitrine.

La femme s'élance à sa poursuite. Du toit, Jule bondit dans les branches d'un arbre proche et casse une brindille sèche pour s'en faire une

arme. Elle la serre entre ses dents tout en descendant le long du tronc. Elle file entre les buissons quand la femme lui tire une balle dans la cheville.

La douleur est atroce. La petite Jule est convaincue que la meurtrière de ses parents est revenue finir le boulot sur les lieux de son crime... mais voilà que la femme en noir l'aide à se relever et soigne sa blessure. Elle extrait la balle et nettoie la plaie à l'antiseptique.

Tout en lui faisant son pansement, la femme lui explique qu'elle est une recruteuse. Elle l'a observée durant ces deux dernières semaines. Jule n'est pas seulement la fille de deux individus extrêmement doués, elle possède une intelligence remarquable doublée d'un féroce instinct de survie. La femme veut former Jule et l'aider à se venger. Elle est une sorte de tante éloignée. Elle connaît tous les secrets que ses parents ont cachés à leur fille unique adorée.

Commence alors une scolarité hors du commun pour la petite Jule. Elle devient l'élève d'une académie très spéciale et ultramoderne, abritée derrière la façade d'une maison dans une rue ordinaire de New York. Elle apprend les techniques de surveillance, s'entraîne aux sauts périlleux arrière, à l'art de se libérer des menottes et des camisoles de force. Elle porte des pantalons en cuir et remplit ses poches de gadgets. Elle suit des cours de langues étrangères, de bonnes manières, de littérature et d'arts martiaux, étudie le maniement des armes à feu, les déguisements, les accents, les méthodes de contrefaçon et les subtilités de la loi. Sa formation dure dix ans. Lorsqu'elle l'achève

enfin, Jule est devenue le genre de femme qu'on aurait tort de sous-estimer.

Ainsi se terminait le récit de l'enfance et de l'adolescence de Jule West Williams. À son arrivée au Playa Grande, c'était devenu son histoire personnelle préférée.

Donovan s'arrêta et ouvrit la portière côté passager. L'intérieur de l'habitacle s'alluma.

– On est où ? voulut savoir Jule.

Dehors, l'obscurité était totale.

– À San José del Cabo.

– C'est là que tu vis ?

– Pas loin.

Jule était soulagée, mais il faisait noir comme dans un four. Ne devrait-il pas y avoir des lampadaires, des boutiques illuminées pour les touristes ?

– Il y a des gens alentour ?

– Je me suis garé exprès dans une ruelle pour que personne ne te voie sortir de ma bagnole.

Jule s'extirpa du véhicule. Elle avait les muscles raidis, la figure barbouillée de graisse. La ruelle était bordée de poubelles. Une rare lumière brillait derrière deux ou trois fenêtres au premier étage des immeubles voisins.

– Merci de m'avoir emmenée. Tu veux bien ouvrir le coffre ?

– Tu m'avais promis cent dollars une fois dans le centre-ville.

– Bien sûr.

Jule sortit son portefeuille de sa poche arrière et lui paya son dû.

– Mais le tarif a augmenté, ajouta Donovan.

– Pardon ?

– C'est trois cents dollars de plus.

– Je croyais qu'on était amis.

Il fit un pas vers elle.

– Je te sers à boire parce que c’est mon boulot. Je fais semblant de t’apprécier parce que ça fait aussi partie de mon boulot. Tu crois que j’ai pas vu le mépris dans ton regard ? Le nombre de *Hulk*. Les marques de scotch. On n’est pas potes, Miss Williams. Tu me mens la moitié du temps mais moi, je te mens tout le temps.

Elle sentait l’odeur de son tee-shirt, imbibé d’alcool. Son haleine lui brûlait le visage.

Sincèrement, elle avait cru à son amitié. Ils avaient échangé des blagues, il lui avait offert des chips.

– Wow, lâcha-t-elle dans un souffle.

– Trois cents dollars, insista-t-il.

Donovan était-il un simple voyou de bas étage en train d’arnaquer une touriste qui transportait des milliers de dollars sur elle ? Ou un pervers convaincu qu’elle préférerait se frotter contre lui plutôt que de lui refiler trois cents dollars de plus ? À moins que Noa l’ait soudoyé ?

Jule rangea son portefeuille dans sa poche arrière et déplaça la bandoulière de son sac en travers de son ventre.

– Donovan ?

Elle s’approcha de lui, tout près. Leva de grands yeux vers lui.

Puis, d’un geste vif, elle arma son bras droit, lui rejeta la tête en arrière et lui assena un coup de poing à l’entrejambe. Il se plia en deux. Jule l’empoigna par les cheveux et le frappa à nouveau au visage. Il pivota sur lui-même, à deux doigts de perdre l’équilibre.

Il lui flanqua un coup de coude dans la poitrine. La douleur fut instantanée, mais son

second coup rata sa cible car Jule l'esquiva juste à temps d'un pas de côté, lui saisit le coude et lui fit une clé de bras derrière le dos. Il avait le bras mou, répugnant. Elle le maintint dans cette position en appuyant de toutes ses forces et, de sa main libre, récupéra les billets qu'il serrait entre ses doigts.

Elle fourra l'argent dans son jean et augmenta la pression sur son coude pendant qu'elle lui faisait les poches à la recherche de son téléphone.

Rien. Tant pis. Elle vérifia la poche de derrière.

Victoire : l'appareil était là. Elle s'en empara et le glissa dans son soutien-gorge à défaut d'une meilleure cachette. À présent, Donovan ne pourrait plus appeler Noa pour révéler l'endroit où elle se trouvait. Mais il avait encore ses clés de voiture à la main gauche.

Il lui assena un coup de pied en plein mollet. Jule le cogna dans le cou, et il se plia en avant. Une bourrade un peu plus forte, et il bascula par terre. Il voulut se relever, mais Jule se saisit d'un couvercle de poubelle métallique et l'abattit à deux reprises sur son crâne. Il s'écroula sur un amas de poubelles, le front et l'arcade sourcilière en sang.

Jule s'écarta hors de sa portée, le couvercle toujours à la main.

– Passe-moi tes clés.

L'homme gémit, tendit la main gauche et jeta les clés à seulement quelques centimètres.

Jule les récupéra et ouvrit le coffre. Elle sortit sa valise et s'éloigna en courant avant que Donovan ait le temps de se relever.

Elle ralentit pour marcher à vitesse normale lorsqu'elle déboucha sur l'avenue principale de San José del Cabo et inspecta son tee-shirt. Il semblait propre. D'un geste lent et calme, elle se passa la main sur le visage pour s'assurer qu'il n'y avait aucune trace suspecte dessus – saleté, bave, sang. Elle sortit un poudrier de son sac et examina son reflet tout en marchant, orientant astucieusement le miroir par-dessus son épaule.

Personne ne la suivait.

Elle mit du rose sur ses lèvres, referma son poudrier et ralentit encore le pas.

Elle ne devait surtout pas avoir l'air de fuir quoi que ce soit.

La nuit était douce, de la musique s'échappait à plein volume des bars. Des grappes de touristes s'amassaient devant la plupart d'entre eux – blancs, noirs et Mexicains, tous alcoolisés et bruyants. La foule typique des lieux de vacances bon marché. Jule jeta les clés et le portable de Donovan dans une poubelle. Elle chercha un taxi ou un bus *supercabos*, en vain.

OK.

Il lui fallait un endroit discret pour se changer, au cas où Donovan se lancerait à sa poursuite. C'était certainement ce qu'il ferait s'il travaillait pour Noa. Ou s'il cherchait à se venger.

Imaginez-vous à présent dans une scène de film. Des ombres se projettent sur votre peau lisse à mesure que vous avancez. Des ecchymoses se forment déjà sous vos vêtements, mais votre

coiffure est impeccable. Vous êtes armée de gadgets, d'outils métalliques fins et pointus capables d'infliger les pires outrages technologiques. Vous transportez sur vous poisons et antidotes.

Vous êtes au centre de votre histoire. Vous, et personne d'autre. Vous êtes riche d'une histoire unique, d'une éducation hors du commun. Vous êtes devenue impitoyable et brillante, vous n'avez peur de rien ou presque. Vous avez laissé une traînée de cadavres derrière vous parce que votre survie en dépend. C'est comme ça, un point c'est tout.

Vous êtes sublime dans la lueur colorée des bars mexicains. Vous avez toujours les joues roses après une bonne bagarre. Oh, et ces fringues vous vont à ravir.

Oui, c'est vrai : vous êtes d'une violence criminelle. Explosive, même. Mais c'est votre boulot, et vous êtes exceptionnellement qualifiée pour le faire. Donc c'est sexy.

Jule avait regardé des tonnes de films. Elle savait que les femmes occupaient rarement le rôle central de ce genre d'histoire. Elles n'étaient là que pour montrer leur physique, jouer les victimes ou les amoureuses. Surtout, elles servaient de faire-valoir au héros viril, blanc et hétéro pendant sa croisade épique à la con. Les rares fois où il y avait une héroïne, elle était très mince, à moitié nue et s'était fait refaire les dents.

Jule savait qu'elle ne ressemblait pas à ces femmes. Et elle ne leur ressemblerait jamais. En revanche, elle se sentait très proche des personnages de héros. D'une certaine manière, elle les surpassait.

Ça aussi, elle le savait.

Elle entra dans le troisième bar. La salle était dotée de tables de pique-nique et de poissons empaillés aux murs. Les clients étaient en majorité des Américains venus se biturer après une journée de pêche sportive. Jule se dirigea d'un pas rapide vers le fond, jeta un œil par-dessus son épaule et poussa la porte des toilettes pour hommes.

Il n'y avait personne. Elle s'enferma dans une cabine. Donovan n'aurait jamais la présence d'esprit de la chercher ici.

Le rebord de la cuvette était éclaboussé de jaune. Jule ouvrit sa valise pour en sortir une perruque noire – un petit carré hyper droit avec une frange. Elle l'enfila, essuya son rouge à lèvres rose pour le remplacer par un gloss sombre, et se repoudra le nez. Elle boutonna un gilet noir par-dessus son tee-shirt blanc.

Un homme entra pour utiliser l'urinoir. Jule se figea net, contente de porter un jean et des godillots noirs à grosses semelles. Seuls ses pieds et le bas de sa valise étaient visibles dans l'interstice entre le sol et le bas de la porte.

Une deuxième personne fit irruption et s'isola dans la cabine juste à côté de la sienne. Elle baissa les yeux vers ses pieds.

C'était Donovan.

Elle reconnut ses Crocs blancs sales, le bas de son pantalon d'uniforme du Playa Grande. Son sang se mit à battre à ses tempes.

Sans bruit, elle souleva sa valise et la pressa contre elle pour ne pas qu'il la voie. Puis resta parfaitement immobile.



© Heather Weston

Trouble vérité

Que fait Jules dans un hôtel de luxe au Mexique, avec une valise pleine de perruques, de maquillage et de déguisements ? Et où a disparu la mystérieuse et charismatique Imogen, jeune héritière à qui rien ni personne ne résiste ? Désirs, jalousie, meurtre(s), romance et une amitié intense, de Las Vegas à New York en passant par Londres et San Francisco.

Retrouvez l'art vénéneux du suspense et l'écriture aiguisée qui ont fait la force de nous les menteurs.

« *Trouble vérité* est un conte de la fureur féminine qui parle d'amitié, de trahison et de mensonges. »

e. lockhart

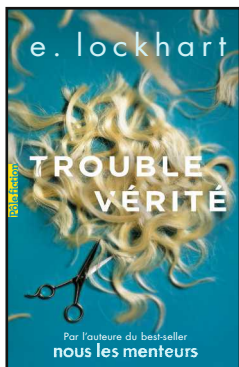
Une expérience de lecture à vivre !

MadmoiZelle.com



Un roman choc, foudroyant de beauté et d'intelligence.

John Green



Trouble vérité

e. lockhart

Cette édition électronique du livre
Trouble vérité de e. lockhart
a été réalisée le 3 mai 2019 par PCA, Rezé
pour le compte des Éditions Gallimard Jeunesse
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en juin 2019
par Maury Imprimeur
(ISBN : 978-2-07-512923-7 - Numéro d'édition : 353254)

Code Sodis : U27306 - ISBN : 978-2-07-512925-1.
Numéro d'édition : 353256

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.